

Grâce au succès de “Serre moi fort”, l’écrivaine et dramaturge Claudine Galea sort enfin de l’ombre

Joëlle Gayot

Publié le 07/10/21



©Marie Rouge pour Télérama
Claudine Galea chez elle, à Fontenay-sous-Bois (Val-de-Marne),
le 27 septembre 2021

Il lui faut mettre sur pause le roman démarré cet été: «*Lorsque je travaille, je suis dans une bulle, je ne peux rien faire d'autre. Il m'est impossible d'en sortir. Actuellement, je suis décentrée.*»

Claudine Galea n'entre pas à moitié dans les pages de ses récits et de ses pièces de théâtre. Au point qu'à ses débuts, jeune journaliste pour La Marseillaise, elle tombait «*vraiment malade*» pour pouvoir achever ses manuscrits pendant ses arrêts de travail: «*Je ne pouvais pas continuer à piger dans ce quotidien. Pourtant, j'y ai beaucoup appris.*» En 1987, ses patrons l'envoient couvrir le Festival d'Avignon. Jusqu'en 1994, elle passe chaque mois de juillet dans la Cité des papes, court les scènes, se gorge de spectacles, rédige des critiques de théâtre. Elle ne sait plus si c'est là ou ailleurs qu'elle a vu, assis par terre, l'acteur Alain Cuny (1908-1994). Il lisait *Partage de midi* (1905), de Claudel. «*Un moment rare qui a été un de mes plus grands bouleversements au théâtre.*»

Cette séance épurée allait à l'essentiel? L'autrice fait de même. Plus elle vieillit, plus elle affine ses phrases, précise leur intensité et chasse l'approximation pour ne garder que le mot juste. «*Je peux recommencer plusieurs fois un manuscrit. Il m'arrive aussi d'en abandonner et d'attendre longtemps avant qu'il ne revienne s'imposer à moi. S'il revient.*» Discrète sur son quotidien, pudique sur sa vie privée, elle se déploie dans la parole dès qu'il s'agit d'évoquer la langue, le corps-à-corps avec les phrases, cette chimie mystérieuse qui donne naissance aux textes. «*Ça passe moins par la pensée et la conceptualisation que par un élan impérieux et organique.*»

L'écriture pour survivre

Elle a 40 ans lorsque son premier roman, *Jusqu'aux os*, paraît aux éditions du Rouergue. Quatre autres suivront, dont le dernier, *Les choses comme elles sont* (éd. Verticales), épouse le trajet d'une enfant qui s'émancipe, éloigne d'elle les spectres familiaux, devient femme. C'est d'elle, bien sûr, qu'il s'agit. Mais la présence de son père, de sa mère, de leur biographie commune ne sert qu'à «*faire émerger les mécanismes*

Adaptés au cinéma par Mathieu Amalric dans son dernier film et mis en scène au théâtre, ses textes sont partout cet automne. Lectrice compulsive et sculptrice obstinée de la langue, Claudine Galea acquiert la reconnaissance que méritait son œuvre exigeante.

Le bleu de l'azur s'est réfugié dans les yeux de Claudine Galea. À moins que ce ne soit celui de la Méditerranée. Cette romancière et autrice de théâtre, artiste associée au Théâtre national de Strasbourg, lauréate de deux Grands Prix de littérature dramatique (en 2011 et 2019), a grandi à Marseille. «*Je suis et reste une fille du Sud*», rappelle-t-elle en ouvrant sa porte. Elle habite une haute maison aux volets verts avec des escaliers en zigzag, des pièces en enfilade et un jardin fleuri qu'elle observe depuis les verrières de son bureau: «*C'est un ancien atelier de peintre et j'ai besoin de beaucoup de lumière.*» Voilà onze ans qu'elle a troqué le vacarme de Paris pour le calme de la proche banlieue. Peu de bruit alentour, rien qui vienne troubler le silence de l'écriture. Rien sauf, depuis quelques mois, des projecteurs braqués sur sa quiétude.

À 60 ans, Claudine Galea sort de cette ombre où œuvrent en catimini les auteurs d'une littérature exigeante.

Mathieu Amalric a fait d'une de ses pièces, *Je reviens de loin*, le scénario de son film *Serre moi fort*. Stanislas Nordey, qui a mis en scène à Strasbourg *Au bord*, s'apprête à le reprendre à Paris. Jean-Michel Rabeux signe à Paris également la représentation d'*Un sentiment de vie*. Cette visibilité, l'écrivaine n'y était pas habituée et doit s'en accommoder: «*C'est très joyeux mais aussi perturbant. Trop de sollicitations, je ne peux plus du tout écrire.*» Elle n'a pas le choix.

qui aboutissent à des comportements, des situations et des êtres vivants. J'essaye de comprendre ce qui se transmet de génération en génération ».

Enfant, elle voulait jouer du piano et ne se rêvait ni en Marcel Proust ni en Virginia Woolf. Le refus maternel de lui payer des cours en a décidé autrement. *«Écrire était une façon de survivre à la dépression profonde de ma mère, à la mort que respirait en permanence la maison dans laquelle j'ai grandi. Je vivais seule avec elle, il n'y avait pas de joie, pas de vie. Les livres étaient ma seule vraie compagnie. J'ai commencé à écrire dans la douleur d'un manque indicible que je ne savais pas nommer. J'ai écrit pour créer un dialogue, pour qu'un échange ait lieu, que quelque chose arrive.»*

“Je ne me pose plus la question théâtre ou roman. Désormais, je n'ai qu'une obsession : pour raconter ce que je veux déplier, je dois trouver ma langue.”

Ses premiers mots, elle les a déposés dans les livres des autres, parasitant de ses annotations les marges et les pages de garde des bouquins qu'elle dévorait lors des trajets scolaires. Une habitude qui persiste jusqu'à devenir un levier créatif. Cette lectrice compulsive aime convoquer à même ses lignes la figure de ses alter ego. Le dramaturge et metteur en scène allemand Falk Richter, l'écrivain et poète Dominique Fourcade, le dramaturge Georg Büchner, figure marquante du théâtre allemand du XIXe siècle, et tant d'autres encore.

«Je me sens moins seule parce que, vivants ou morts, ils sont là. Je m'adosse à eux. Ils me parlent et ils m'aident.» Elle tresse avec ces absents une conversation, tisse des correspondances, entretient le feu de la littérature quels que soient le style, le format ou la nature de ce qu'elle élabore. *«Je ne me pose plus la question théâtre ou roman. Cette séparation me coupait en deux. Désormais, je n'ai qu'une obsession : pour raconter ce que je veux déplier, je dois trouver ma langue.»*

Une trop longue attente

Est-ce cette liberté et cette pulsion vitale qui ont ému le cinéaste Mathieu Amalric? Est-ce cette prose en mouvement innervée par la nécessité qui attire les metteurs en scène et bouleverse les acteurs? Claudine Galea a dû attendre longtemps avant que des artistes dignes de ce nom la propulsent sur les planches. *«C'est cadeau»*, sourit-elle, se souvenant dans un soupir de tentatives anciennes devant lesquelles elle se sentait *«dépossédée, trahie et appauvrie.»* Elle a même cessé d'écrire tant sa tristesse lui pesait: *«Je déteste m'ennuyer face à une représentation de mes textes.»*

Rien de pire que de voir son exigence se fracasser sur la médiocrité. Rien de plus injuste également que ces salles de théâtre où sont si rarement joués les textes d'auteurs contemporains. *«Je ne m'explique pas la peur qu'ont les metteurs en scène des écrivains vivants.»* Paresse, défiance? À trop négliger les plumes qui énoncent, aujourd'hui, ce monde qui est le nôtre, à trop s'appesantir sur le répertoire classique, le théâtre s'assèche. D'où l'importance des multiples projecteurs braqués sur l'œuvre de Claudine Galea.



« Écrire était une façon de survivre à la dépression profonde de ma mère, à la mort que respirait en permanence la maison dans laquelle j'ai grandi. »

Marie Rouge pour Télérama